

Fabrice D'ANNA

L'antichambre de Samuel



« Le présent est l'enclume où se forge l'avenir ».

Victor HUGO – l'Année terrible.

Prologue

Sam se leva et se dirigea vers la vieille commode en chêne.

Il en ouvrit le dernier tiroir et après en avoir sorti quelques documents, il se figea un instant.

Son sang se glaça et il resta pétrifié comme s'il avait vu Cerbère en personne revenu de la porte des enfers.

Sam vacilla et se laissa tomber sur le sol, tel un poids mort.

Il tenait fébrilement entre ses mains une vieille lettre jaunie par le temps, sur laquelle semblait figurer son écriture.

Mon Dieu ! Comment était-ce possible ?

Tout ce temps pour rien. Et surtout, tout ce sang.

Et pourquoi lui ?

Sam demeura ainsi sur le plancher comme si toutes ses forces l'avaient abandonné.

Il croisa un instant son reflet dans le miroir où il y vit un homme pâle et amaigri aux cheveux grisonnants et ternes et au regard vide.

Sa barbe naissante et ses lourds cernes qui soulignaient un regard bleu délavé le faisaient ressembler à un vieillard.

Il scruta l'horizon, à travers une fenêtre cassée. Au-dehors, le vent lugubre faisait chanter les arbres et les feuilles d'automne virevoltaient, puis retombaient formant un tapis.

Au loin, des volets claquaient et des chiens errants hurlaient à la mort.

Le commencement

Sam Mitchell vivait dans l'État de New York à Long Island et secondait son frère dans un cabinet d'architecte.

Souvent, il restait tard au bureau et travaillait, bien souvent, près de dix heures par jour, à différents projets, qu'il disait être l'avenir de notre civilisation.

Il était devenu, au fil des années, un homme courageux et volontaire.

Sa maison, il l'avait pensée à la fois spacieuse et conviviale. Il en avait soigneusement conçu les plans et dessiné chaque recoin, afin que chacun puisse y évoluer en toute liberté.

Mais, Sam n'avait jamais connu le bonheur d'être père.

Sa femme, Caroline Mitchell, qui menait une vie tranquille, partagée entre les parties de tennis, les séances de shopping avec les copines et les réceptions mondaines, ne pourrait plus jamais lui donner d'enfant.

Une douloureuse fausse couche, quelques années plus tôt, l'avait contrainte à subir une sérieuse opération chirurgicale. Et, dorénavant, il se sentait trop vieux pour en adopter un.

Seulement, Caroline ne voulait plus de cette vie qu'elle avait fini par juger trop superficielle.

Les deux domestiques ne lui laissaient que trop de temps, et elle se sentait, parfois, presque inutile.

En fait, Caroline était une femme intelligente et intuitive.

Elle avait une formation initiale de critique littéraire dans le domaine cinématographique et avait occupé une place de journaliste dans un canard local, pendant quelques années.

Par conséquent, elle décida de changer de vie, et de redevenir celle que son mari avait connue quelques années auparavant.

Renouant avec certaines de ses anciennes relations professionnelles, Caroline envoya quelques courriers et passa quelques coups de téléphone dans l'intention de redémarrer, peut-être, une carrière.

Lui, était loin de tout cela.

La vie passait. Il vivait à cent à l'heure et passait à côté de l'essentiel.

Pourtant, un soir d'été, Sam rentra plus tôt, beaucoup plus tôt.

On lui devinait un air perturbé. Il semblait inquiet et laissait paraître une angoisse significative.

– Sam ! Tu rentres déjà ! Des soucis ?

– M'en parle pas ! Quelques problèmes sur un projet. Les promoteurs veulent diminuer le cout sur l'aménagement de la base de loisirs et réduire le temps des travaux. J'ai l'impression de saborder des heures et des heures de travail. Prépare-moi deux aspirines, j'ai la tête comme un compteur à gaz.

– Ça marche ! J'ai loué *petits meurtres entre amis*. Ça te dit ?

– Non, pas ce soir. Je suis un peu barbouillé. Et, ce n'est pas le jour ! Je vais aller m'étendre un peu dans la véranda, contesta Sam.

– Plateau-télé... et massage...

Caroline n'eut pas le temps de finir sa phrase.

– Non, c'est sympa, mais je préfère être seul un moment, si ça ne te dérange pas.

– Comme tu voudras. J'ai l'habitude.

Sam ne releva pas. Ce n'était pas de sa faute, après tout.

Il se sentait davantage victime. Il essayait continuellement de bien faire.

– Mais que veux-tu que je fasse de plus ? s'insurgea-t-il.

Je trime comme un fou et sans arrêt. Ne me juge pas ! C'est le destin. Songea-t-il, en son for intérieur.

Ce destin, qui, malheureusement, allait le rattraper et faire basculer sa vie.

Quelques minutes plus tard, Sam ronflait comme un sonneur.

Puis, se produisit un événement assez inhabituel

qui laissa Caroline perplexe et interrogative. Sam parlait en dormant.

Un détail : Sam ne parlait jamais en dormant. Et des propos la concernant revenaient sans cesse. Des circonstances étranges dépeignaient une atmosphère lourde et pesante.

Caroline demeura un instant interloquée. Assise en face de lui, elle resta ainsi à l'écouter.

– Non... Caro ! Pourquoi as-tu fait ça ? Pourquoi ne m'as-tu pas écouté ? Et, mon Dieu, tout ce sang !

Tu es si jeune !

Puis Sam s'apaisa, et le cauchemar sembla s'arrêter.

– Mmm... fit Sam en s'étirant. J'ai dormi longtemps ?

– Une bonne heure ! répliqua Caroline. Tu te sens mieux ? Veux-tu manger quelque chose ?

– je ne sais pas. Peut-être tout à l'heure ! Qu'y a-t-il ?

Tu as l'air d'un renard qui vient de manger une poule ! Quelque chose ne va pas ?

– Non, non... simplement, tu m'inquiètes un peu ces derniers temps. Tu sembles ailleurs. C'est sérieux les problèmes à ton boulot ?

– Non ! Laisse tomber. Je ne vais pas te prendre la tête avec mes soucis. Puis, je n'ai pas réellement envie d'en parler, pour l'instant. Ne m'en veux pas, mais je préfère que nous en restions là. Le sujet est clos.

– Tu fais chier Mitchell (elle l'appelait ainsi quand

elle était contrariée) ! Je te vois de moins en moins et quand tu es là, tu t'isoles. Ça devient difficile !

– Ça y est, nous y voilà !

Sam ramassa le paquet de cigarettes qui trônait sur la table.

– Écoute, j'ai simplement besoin d'être un peu seul. Il n'y a rien de plus. Nous parlerons plus tard. Je sors un peu !

Dehors, la brise d'été apportait de-ci de-là des senteurs diverses mêlant parfums poivrés et herbe coupée.

Sam s'arrêta un instant pour se laisser bercer par cette douceur poétique.

Un instant, Sam fut bien. Son esprit vagabonda au gré de ce souffle doux et tiède.

Devant leur propriété s'étendait un parc immense au milieu duquel serpentait un petit cours d'eau artificiel.

Il s'assit là et grilla une cigarette en contemplant le soleil se coucher sur l'horizon.

Peu après, il s'assoupit et demeura ainsi un long moment.

Il se mit à refaire ce rêve qui le poursuivait sans relâche depuis quelques semaines, ce maudit rêve qui le plongeait dans un univers d'angoisse et de peur.

La peur, ce sentiment étrange, où se mêlent impuissance et mal-être ; ce sentiment où une boule vous tiraille le ventre, où la gorge vous serre et où la

paralyse vous cisaille tous les membres et les fait devenir lourds.

Le rêve commence toujours de la même façon :

Sam se trouve debout dans l'entrée et écoute sa femme, lui annoncer qu'elle vient enfin de retrouver du travail.

Elle tient alors une lettre entre ses mains sur laquelle est écrit :

Votre candidature a retenu notre plus grande attention et au regard de vos expériences passées, nous aimerions vous rencontrer en vue d'un entretien.

Sam n'a pas vu l'adresse, mais il sait que le lieu de rendez-vous se trouve à une heure ou deux, de route.

Il sait aussi que, sous aucun prétexte, elle ne doit s'y rendre. Il sait qu'il va se passer quelque chose.

Alors, un sentiment de panique s'empare de lui et il essaie désespérément de la retenir.

Il lui dit qu'il a un mauvais pressentiment. Il essaie encore et encore... inlassablement. Mais, plus ses tentatives se font pressantes, plus les réponses s'enchaînent de façon presque trop rationnelle.

Voyant qu'il ne peut être écouté, un sentiment de mal-être commence à l'étouffer.

Il veut lui crier son désarroi, mais aucun son ne parvient à sortir de sa bouche.

Il tente de courir vers elle pour l'empêcher de partir, mais il lui semble ne plus pouvoir bouger.

Impuissant, il la regarde s'éloigner sans pouvoir lever le petit doigt.

Alors, commence une longue attente ; Sam éprouve alors une impression de solitude immense. Il se sent dans la peau d'un petit enfant perdu par ses parents au beau milieu de la foule.

Puis, son regard se dirige vers le téléphone. Il sait qu'il va bientôt sonner : l'angoisse est alors à son paroxysme. Les battements de son cœur lui martèlent la poitrine... c'en devient presque insupportable ! Et le téléphone retentit inéluctablement.

Au bout de la ligne, une voix venue d'outre-tombe lui annonce la nouvelle d'un effroyable accident survenu à quelques kilomètres de là. Il s'y attend, mais il ne veut pas le croire.

Il tente de se persuader que c'est tout simplement impossible et que cela ne peut lui arriver. Pas lui !

Arrivé sur place, des lumières aveuglantes et une foule de personnes : une voiture enchevêtrée dans un arbre et du verre brisé partout ; un corps inerte recouvert d'un drap git sur le bord de la route.

La quantité de sang laisse présager de la violence du choc.

Sam s'approche d'un pas hésitant. La tension est alors à son comble. Il doit soulever le drap ; il sait ce qu'il va y trouver.

Sam essaie de hurler son désespoir par rapport à ce sentiment d'horrible injustice, mais on lui enfonce ses mots dans la gorge. Pourquoi lui et pourquoi si tôt ?

Alors se produit l'inexplicable, au moment fatidique.

Il voit bien qu'il s'agit de sa femme, mais elle a le visage d'une petite fille de 12 ans.

Sam ne comprend pas et se réveille à ce moment précis.

– Qu'est-ce que je fais là ? S'interrogea-t-il en se frottant le visage. Puis il se souvint que sa femme l'attendait probablement, et qu'il ferait mieux de rentrer.

À son retour, il régnait dans la maison un silence d'église.

Sam monta dans la chambre à pas de loup et s'endormit du sommeil du juste.

Peut-être fit-il encore le même rêve, mais il n'en souffla mot à personne.

Surtout ne pas en parler. Pas encore.

Le lendemain matin, Sam se rendit à son bureau plus tôt qu'à l'accoutumée.

En longeant la mer, il songea aux années passées.

Dix-huit ans de mariage. Déjà !

De son vrai nom, Samuel Thomas Mitchelli, né de père juif new-yorkais et de mère italienne, il grandit à Manhattan.

Sam vécut ainsi, les vingt-cinq premières années de sa vie avec ses parents et son frère aîné dans un somptueux cent cinquante mètres carré.

Son premier vrai *job*, il l'obtint le 17 juin 1980, à la fin de son premier cycle d'études, grâce à un oncle qui travaillait alors au cabinet d'architecte Mitchelli and Price.

Il y décrocha une place saisonnière, en qualité d'archiviste pour 25 dollars par semaine, et tenta d'imiter son propre frère qui y travaillait depuis douze ans déjà.

Son père, Eli Mitchelli, expert-comptable de métier, apprécia beaucoup cette initiative.

Ainsi, progressivement, il se découvrit un nouvel intérêt pour ce milieu, et décida d'entreprendre des études d'architecte, pendant cinq années, à la Columbia University, *school of architecture*, de New York.

Mais, il échoua à l'examen final de troisième cycle menant au diplôme d'architecte.

Aujourd'hui, vingt-cinq ans plus tard, Sam avait tout de même suivi son frère. Au début, s'il avait pu conserver sa place dans l'entreprise, ce n'était que par pure raison familiale.

Son frère, financier averti, avait progressivement racheté les parts de l'affaire, souhaitant que tout cela reste en famille.

Depuis, la petite entreprise de l'oncle Mitchelli ne comptait pas moins de cinq succursales établies dans les États voisins.

Sam songea un instant à ce parcours que fut sa vie et une grande bouffée de nostalgie l'envahit brusquement.

Il avait 43 ans, et tout ce temps avait filé comme on grille une allumette.

Il n'avait jamais su se consacrer aux autres, ni à

ses amis et encore moins à sa femme ; il n'avait jamais appris.

Il vivait dans son monde, dans son univers.

Ce qui l'amena à se remémorer les propos de Caroline...

« Je te vois de moins en moins et quand tu es là tu t'isoles ! »

Et il se rappela le rêve. Ce rêve qui hantait ses nuits depuis plusieurs semaines, plusieurs mois. Ce rêve qui le poursuivait sans relâche. Inlassablement et presque, inexorablement. Et si c'était un signe. Sam tressaillit.

Non, bien sûr. Il ne s'agit que d'une simple association d'idées. Une pure coïncidence, se dit-il.

Et puis, après tout, ce n'était qu'un rêve. Un pur phénomène chimique où le rationnel fait place au subconscient.

Sam arrêta un instant la voiture et sortit afin de prendre un peu l'air.

Il s'alluma une cigarette et reprit la route un moment après.

Lorsqu'il arriva à son cabinet, une pile monumentale de courriers, lettres diverses, devis et factures l'attendait sur son bureau.

Sam s'assit, l'air pensif, et s'empara aussitôt du téléphone.

– Barbara, vous voulez bien m'apporter un café ?
Pas d'appels urgents ni de problèmes particuliers ?

– Non, pas pour l'instant, monsieur Mitchell...

ah, si ! Une femme vous a demandé. Elle avait une voix curieuse et semblait assez pressée de vous parler. Elle ne m'a rien dit de plus, si ce n'est qu'elle rappellerait. Sinon, rien d'autre, pour le moment.

– Merci, Barbara. Au fait, dès que vous verrez mon frère, dites-lui que pour ce midi, ça marche. Même endroit, même heure. Et surtout, que l'on ne me dérange pas ce matin.

Sam avait, en effet, l'habitude de déjeuner avec son frère, certains mercredis midi, d'un copieux sandwich-salade et d'une bière, au drugstore du coin de la rue. Au moins, là-bas, ce n'était pas très cher et la nourriture était bonne.

Une heure plus tard, le téléphone sonna.

– Barbara, il m'a semblé vous avoir dit que je ne voulais pas être d...

– Monsieur Mitchell, il s'agit de cette femme. Elle insiste. Elle a déjà appelé cinq fois. Elle n'a de cesse de signifier l'importance vitale de vous parler.

Sam soupira.

– Bon, entendu. Passez-la-moi !

– Allô ! Sam Mitchell à l'appareil.

– Monsieur Mitchelli... Samuel Thomas Mitchelli ?

La stupeur le frappa net. Cela faisait une éternité que quiconque l'avait appelé ainsi.

– Oui, c'est moi. Vous êtes ?

– D'une certaine façon, je vous demande d'excuser mon intrusion, mais je crains fort que nous

n'ayons pas le temps de faire les présentations. Je vous demande seulement de m'écouter sans mot dire.

– Mais enfin, qu'est-ce que tout cela signifie ?

– Écoutez-moi ! Je vous en conjure.

– Je ne comprends rien. Qui êtes-vous ?

– Ce n'est pas la question. Vous êtes en danger, Monsieur Mitchell. Vous devez absolument entendre ce que je dois vous dire.

– En danger ?

– Cela concerne votre femme. Elle court un grand danger si elle va là-bas. Sous aucun prétexte, elle ne doit y aller.

C'est vital !

Sam comprenait de moins en moins. Les énigmes, ce n'était pas son truc et cette situation en dialogue de sourds commençait à l'agacer fortement.

– Samuel, écoutez ! Je peux vous appeler Samuel ? Vous êtes poursuivi par un rêve étrange, depuis quelque temps, si je ne m'abuse !

Sam sentit tout à coup son sang se glacer dans ses veines.

– Comment savez-vous cela ? C'est impossible !

– Ne posez pas tant de questions. Je sais, voilà tout ! Nous savons, tous deux, de quelle façon l'histoire s'achève. Suivez mes conseils et vous pourrez peut-être éviter le pire ! Cela peut vous paraître surprenant, mais la vérité ne se trouve pas toujours là où on l'attend.

Venez me retrouver demain soir, à 18 heures

précises, à l'angle de la 8^e et de la 14^e. Il y a un porche juste à côté d'un drugstore. Vous ne pouvez pas vous tromper. Vous passerez dessous et vous irez au fond ; vous entrerez alors dans une cour. Vous prendrez l'entrée de droite et vous emprunterez l'ascenseur. Montez jusqu'au 4^e étage. C'est la porte sur la droite en sortant. Il n'y a pas de nom sur la sonnette, mais ne vous inquiétez pas, je vous reconnâtrai. Quoi qu'il arrive, vous n'avez pas le choix, sinon, elle mourra. Puis, ce sera votre tour.

– Et si je ne venais pas ?

– Je viens de vous le dire... vous n'avez pas le choix. Cessez toute question inutile. Demain, tout sera plus clair. Vous verrez.

Sam raccrocha le combiné et se laissa retomber lourdement dans son fauteuil, abasourdi par les propos qu'il venait d'entendre. Il n'en croyait pas ses oreilles.

Comment était-ce possible ? La réalité dépassait la fiction.

Il sortit de son bureau, hagard et titubant, le visage livide, tel un mort-vivant.

– Barbara, v... vous... pouvez m'apporter un verre d'eau, s'il vous p...

Brusquement, tout devint trouble autour de lui et ses jambes se dérochèrent sous lui.

Quelques instants après, Sam sombra dans le néant.

Lorsque Sam revint à lui, grande fut sa stupeur

lorsqu'il constata qu'une assemblée tout entière se tenait autour de lui.

Charles, son frère, venait d'arriver.

– Sam ! Ça va ? Que s'est-il passé ?

– Je n'en ai pas la moindre idée, énonça-t-il, d'un air hagard. Je n'ai rien compris.

– Tu as mal quelque part ?

– Non, je ne crois pas, fit-il en regardant autour lui.

– Où je suis ?

– Samy ? Mais, tu es au bureau... voyons !

Charles aida son frère à se relever et le fit s'asseoir.

– Allez viens, on va faire un tour ! Tu vas prendre un peu l'air.

– Barbara, vous voulez bien nous apporter un verre d'eau.

Bon, c'est fini... Le spectacle est terminé ! Vous n'avez jamais rien vu ? S'énerva-t-il, en tentant de disperser les quelques curieux qui avaient formé une sorte de cercle autour de la victime.

– Je travaille avec une bande concierges, ragea-t-il entre ses dents.

– Allez... respire, fit-il, tout en dénouant la cravate de son frère. Ça va aller !

Charles récupéra le verre d'eau, et le tendit à Sam.

– Tiens ! Ça te fera du bien.

Charles observa un bref instant Sam, qui avait du mal à recouvrer ses esprits.